

écriture

Le 19 septembre 1999, l'Association pour la Prévention du Site de la Villette (APSV) et la Cité de la Musique organisaient un spectacle intitulé **Poèmes pour l'an 2000**. Ce projet mêlait expression de jeunes et expérience d'artistes professionnels. Des adolescents se sont d'abord exprimés lors d'ateliers d'écriture et sont ensuite passés à un travail théâtral pour lequel les solistes de l'Ensemble intercontemporain ont conçu et composé un accompagnement musical.

Robert Caron, animateur des ateliers d'écriture, dit ci après quelles ont été ses intentions, et relate le déroulement, les difficultés et les réussites de ce projet atypique.

conflits et production

Robert Caron

Chaque projet installe une violence. Chaque projet peut donc se dessiner en termes de conflits... Conflits entre la volonté des organisateurs et le souhait plus ou moins formulé des participants. Conflits entre un discours émis et un ensemble hétérogène de compréhensions. Conflits entre statuts très différents : adultes/jeunes, situations sociales relativement stables/situations fragiles ou en devenir, représentations et pratiques culturelles très diverses... Ces genres de conflits sont courants lorsqu'un groupe décide de créer une dynamique au sein d'un autre groupe qui n'en est pas l'instigateur.

Nous avons, d'entrée de jeu, abordé cette aventure non pas comme s'il s'agissait d'une collaboration déjà établie mais comme une gestion des conflits, la participation des uns et des autres ne reposant pas sur les mêmes bases. Les uns (les organisateurs) apportent l'idée et les financements, les autres (les jeunes participants) ont la volonté plus ou moins profonde de réaliser une traduction personnelle du projet.

En résumé : les organisateurs portent l'idée de créer, avec des personnes qui ne sont pas techniquement très "équipées", un spectacle digne d'intérêt et présenté comme

Je suis...**Axen**

Je suis une tâche... Sans doute, sans doute...

Oui, mais une tâche indélébile ! Je suis un raté...

Et c'est tant mieux ! Vu le nombre de personnes qui me visent ! Je suis un nul ! Et là, j'en suis fier...

Car on a du mal à l'inventer... le zéro.

Je suis une carne...

Amira

Mais pas n'importe laquelle... Rien à voir avec le poulet dioxiné. Ou le lapin au Coca-Cola. Je suis une carne, peut-être... Mais élevé au naturel.

Elevé sous la mère. Alors vous pouvez toujours Me coller des étiquettes... Moi, je sais ce que je sais.

étant celui des participants. Nous sommes donc partis du principe que les deux parties en rapport dans cette expérience étaient très différentes et que les organisateurs

devaient veiller à renvoyer les informations sur la spécificité des contenus élaborés par les participants.

"Qu'avez-vous à dire de particulier à 600 personnes venues vous écouter ?" Ce projet d'aider à l'émergence d'une certaine compréhension du monde et d'une parole spécifique a été notre souci essentiel et a été présenté comme tel aux participants.

Cette aventure peut être examinée sous trois angles : celui d'une vue personnelle et subjective, l'éclairage de son déroulement technique, l'approche par le prélèvement d'indices quotidiens.

1. Sentiments, sensations, perceptions ...

Une fois ces belles et grandes phrases émises, il a bien fallu se heurter avec toute notre insuffisance à la dure réalité. La première semaine a réellement mis en lumière cette facette "conflit" de notre projet. Le compte rendu tente d'ailleurs de le traduire. Nous pensions, au démarrage de la deuxième semaine pouvoir nous appuyer sur quelques acquis, pouvoir partir d'éléments considérés comme des victoires par le groupe. Nous avons été surpris, dès le premier jour par une atmosphère quelque peu différente. La première semaine s'était terminée sur une impression partagée d'avoir travaillé dur, d'avoir refusé la facilité, et d'avoir établi des relations de respect et d'écoute. Les textes produits le disent avec force et réalisme. Mais le début de la deuxième semaine de production nous a mis face à un groupe plutôt tenté par une insouciance juvénile, grognant devant les propositions, rechignant à l'idée du travail et distillant en permanence de petites chamailleries de cour de récréation. Première journée épuisante et éprouvante. Une certaine lassitude aussi ...

Nous avons donc repris l'attitude butée de la première semaine, défendant pas à pas l'idée que le groupe avait à construire un spectacle qui donnerait à réfléchir aux spec-

tateurs. Jour après jour, les choses ont évolué. Le plaisir comme conséquence d'un travail effectif, la satisfaction comme résultat d'une épreuve surmontée ont remis le groupe, progressivement, dans un état susceptible de produire à nouveau du nouveau. Le plus étonnant dans cette semaine et le plus surprenant - car totalement à l'opposé de ce qui s'est passé la première semaine - est que le groupe du matin (essentiellement composé de garçons) était plus acharné à la tâche que le groupe de l'après-midi (les filles).

2. Le travail, les sujets, le contenu ...

La première semaine nous a permis, à la fois :

- d'enclencher une dynamique forte de productions,
- de réfléchir aux enjeux du projet,
- d'envisager en permanence quelle spécificité de langage le groupe devait trouver.

Cette mise en dynamique du groupe autour de ces trois axes a pu, non sans mal, être menée au cours de la première semaine de travail. Nous comptions beaucoup bénéficier de ce travail pour la deuxième semaine. Or, dès que le début nous nous sommes rendu compte que nous devions pratiquement repartir à zéro. Nous avons donc conservé la même organisation, travailler les mêmes axes.

Les sujets abordés en phases d'écriture sont les suivantes :

- Les gens qui m'entourent ...
- L'an 2000 ... Les choses nouvelles qui vont apparaître
- J'ai été viré, j'écris une lettre au principal pour être réintégré
- Les mots du métro, une histoire dans le métro
- Comment j'obtiens ce que je veux, avec un prof, un copain, avec mes parents
- Les mots dans mon quartier, un trajet dans mon quartier
- Le cabaret de la peur, le sexe ...
- Ce que l'on dit de moi ...

Pour mémoire, rappelons que la première semaine, nous avons travaillé sur :

- L'an 2000
- On dit de moi

- Je suis
- Ce que je fais tous les matins, du réveil au départ
- Une succession de messages sur le répondeur de quelqu'un que je connais bien
- Parcours de "Un voyage pas comme les autres"
- Pourquoi je veux faire ce projet

La plupart du temps, les productions donnent lieu à discussion notamment sur les particularités du style et du contenu que l'on peut découvrir ou, au contraire, sur le côté "déjà entendu" de ce qui a été fait. En d'autres termes, la lecture tente de dégager un discours spécifique dans le groupe, du groupe.

Lors de la première semaine, nous avons été agréablement surpris par une typologie très particulière de "fautes". Une multitude de mots et d'expressions se trouvait reformulée de telle manière que nous ne pouvions plus considérer qu'il s'agissait d'une insuffisance en orthographe. Nous n'allons pas non plus affirmer que les auteurs de tels mots inventaient un nouveau langage de façon délibérée et consciente. Mais toujours est-il qu'à la lecture, ces mots font émerger une multiplicité de sens. Les textes sont rarement illisibles, ils apparaissent sous une autre forme. On a par moments l'impression de voir émerger un nouveau langage, une nouvelle forme de langue. Deleuze parlait de "faire bégayer" la langue. Certes, les auteurs de ces textes ne sont pas dans ce projet littéraire mais ils en donnent des illustrations très parlantes. Les mots ne peuvent s'écrire qu'à l'intérieur des mots connus. Les mots se cherchent une place, une forme. Un mot prend la place d'un autre. Un mot emprunte à d'autres mots des sonorités. Un mot complexe se constitue par la juxtaposition de mots plus simples. Nous vivons les remous d'un langage non stabilisé. Qui plus est, les emprunts, les lapsus, les constructions nouvelles renvoient à une réalité sociale et personnelle très forte, très vraie. Comment dans ces conditions ne pas considérer qu'il y a une forte part des auteurs dans ces tâtonnements, ce bégaiement avec les mots ?

Ainsi, après deux semaines de ce travail, nous constatons deux fortes particularités liées à ces productions :

1- Des formulations très personnelles sur une série de sujets liés à la vie quotidienne des participants.

2- Un voyage surprenant dans un langage qui se cherche, s'associe, se tisse par proximité et qui très souvent, ouvre de multiples lectures.

3. Les indices, les traces, les prélèvements ...

Nous parlions, au début de notre propos, de violence et de conflits. Comment peut-on à la fois reconnaître ce fait et ne pas le prendre en compte dans l'explication de ce qui s'est passé ? Autrement dit, comment permettre aux différents partenaires/protagonistes d'explicitier leur vision sur ce qui se passe ?

Du côté "organiseurs", nous avons l'arme des mots "convenus" inscrits dans différents discours : les bilans, les comptes-rendus de l'activité, les analyses du dispositif ... Mais qu'en est-il de l'autre partenaire ? Quels outils a-t-il en sa possession pour placer sa propre vision ?

Poussons un peu plus loin et admettons que s'il y a conflit, il y a nécessité d'installer des lieux institutionnels de négociation, des dispositifs de mise en évidence d'une appréhension différente du dispositif. Ce point me semble important car l'ensemble risque de passer à côté de quelque chose de capital : quelle vie souterraine les participants développent à l'intérieur de ce dispositif, quel regard portent-ils sur la "bienveillance" des organisateurs ?

Faisons un détour et résumons rapidement la situation :

- Un projet est lancé par les organisateurs
- Ce projet, cette réalisation n'ont pas spécialement d'assise dans les intérêts et préoccupations du public concerné.
- Ce projet offre une possibilité aux jeunes de dire
- Les organisateurs souhaitent voir émerger une parole spécifique, particulière.

Le métro...

Fabrice

Dans le métro, Les belles sont loin...

Avec leurs yeux Elles vous poussent en dehors du wagon.

Dans le métro, Les Belles ne sourient pas... Elles ont peur

qu'on les trouve encore plus belles.

Dans le métro, Les belles je les regarde

Quand elles ne me voient pas.

Jemy

de la demerds a terre

des machines automatiques

des ascenseurs

des murs

des rats

de la lumière

des jeunes des cites

les raclos de la teci

des sans abris

les clodos

des marchands indoux

an 2000

Tous

Et si on changeait tout ?

Axen

L'an 2000, an 2000, 2000

il est des chiffres qui ne font pas partie de ma vie.

J'ai 17 ans

Je n'aurais, au mieux, que 32 dents...

Mais là, c'est mal parti, vu la castagne de samedi soir

J'ai une copine et bien du mal à la conserver.

J'ai deux frères et ça suffit à me prendre la tête

Je n'ai qu'une vie et là je tire un peu la gueule

vu que j'aimerais bien la recommencer Alors...

Quand je les vois se frotter les mains à l'idée de la teuf qu'ils

font faire en atteignant un chiffre qui n'est pas de mon monde...

- Les organisateurs apportent structuration, financements, intervenants, partenaires.

Partant de là, il apparaît clairement que la marge de manoeuvre des jeunes se situe uniquement au creux du contenu à produire. Ils ont à dire le particulier qu'ils représentent mais rien n'est prévu pour lire et comprendre les mécanismes de leur investissement, les formes de leur refus, l'inventaire de ce qui les frappe ...

Si ce projet profite aux organisateurs, c'est dans leur capacité à créer une dynamique, avec des jeunes pas spécialement nantis, pour que ces derniers exposent et expriment par un long travail la façon dont ils envisagent leur vie, la vie. Si ce projet profite aux jeunes, c'est dans cet objet qu'ils produiront, qu'ils produisent et que l'on appelle spectacle. Ce même spectacle, porteur de leurs mots écoutés ou peut-être entendus par des personnes qui ont du mal à s'imaginer ce que peut être leur vie ou par des pairs qui entendent la traduction forte de ce qu'ils vivent déjà. Mais ce projet, doit aussi profiter aux deux parties par la mise en place de ce lieu où s'accumulent les informations, les indices qui permettent à chacun de mesurer l'évolution, les mouvements à l'oeuvre dans la durée du projet. En d'autres termes, ce lieu doit tracer et conserver les traces de la façon dont chacun s'approprie ou rejette, adhère ou se décourage, collabore ou sabote.

C'est dans cette intention que nous avons tenté de mettre en oeuvre un dispositif supplémentaire au cours de la seconde semaine. Il s'agissait, chaque jour de récolter les matériaux les plus bruts de la demi journée que chacun venait de vivre. Chaque matin, nous observions la carte produite par un logiciel qui avait traité les matériaux de la veille (logiciel "Arbre de Connaissance"). Sans entrer dans les détails de ce travail, il est important de souligner

ce que la démarche apporte de richesse et de potentialité pour le groupe.

- Prélever chaque jour des éléments de la journée
- Les stocker
- Les traiter par un logiciel de cartographie
- Enclencher une activité de réflexion sur la carte produite, sur ce qu'elle dit de la façon dont la journée de la veille s'est vécue.
- Reconnaître (ou non) certains traits pertinents mis à jour par la carte
- Répéter l'opération chaque jour en mettant en vis à vis la carte du jour avec celles des jours précédents
- Envisager progressivement la validité des hypothèses émises
- Découvrir peu à peu ce qui se cache derrière l'apparence des choses.

Je n'insisterai jamais assez sur ce que ce travail a de fort dans la dynamique de conscientisation dans le groupe et pour le groupe : faire quelque chose et mesurer comment chacun se sert dans ce quelque chose à faire. On pourrait certes déjà se satisfaire que le groupe soit allé jusqu'au bout du projet. On sera heureux s'il arrive à produire un surprenant que nous n'osions pas imaginer. Mais, pour ma part, je ne serai totalement satisfait que si, indépendamment du produit, le groupe apprend à découvrir ce qui le fait fonctionner, s'il appréhende et s'approprie les techniques lui permettant de "prélever", "traiter" et "analyser" le traitement.

Mettre le groupe dans cette dynamique d'élaboration de "preuves" provisoires me paraît être l'essentiel de ce projet. Car le spectacle ne deviendra qu'un souvenir exceptionnel alors que l'appropriation par quelques uns ou par la plupart de la nécessité de pratiquer cette démarche sera un acquis permanent.

Robert CARON

Je hais les livres, ils n'apprennent qu'à parler de ce qu'on ne sait pas.

J.-J. Rousseau

Références.

- Le logiciel "Mindman" est diffusé sur Internet : <http://www.mindman.com>

- Le logiciel "Les Arbres de Connaissances" est diffusé par la Société Trivium : <http://www.trivium.fr>

- Pour plus de détail sur les travaux autour des mots et des arbres de connaissances : <http://perso.wanadoo.fr/robert.caron>

♦ Pour plus d'informations et la production de l'atelier d'écriture, voir : *Poèmes pour l'an 2000*. Notes de programme, Cité de la Musique, 221 av. J. Jaurès, 75019 Paris